

l'on en croit ses plus chauds adversaires eux-mêmes, il est aujourd'hui invincible, et il ne tiendra qu'à lui de mourir sous le harnais.

M. Beaudry a été fait chevalier de l'ordre de la Guadeloupe par le gouvernement mexicain.

Les qualités dominantes chez M. Beaudry sont l'esprit de prévision, la ténacité et l'énergie poussées jusqu'aux limites de l'entêtement. Une franchise frisant presque la brutalité, une fermeté de convictions allant jusqu'aux plus extrêmes conséquences, et surtout un amour passionné pour la justice et la droiture. C'est, dans toute la force du mot, ce qu'on peut appeler un caractère. C'est pour lui que semble avoir été écrit l'axiome : Fais ce que dois, advienne que pourra.

Plusieurs diront qu'il a des défauts : mais quand un homme possède comme M. Beaudry la confiance et l'estime même des ennemis que peuvent lui avoir créés ces mêmes défauts, ceux-ci ne sont pas loin de valoir des qualités.

Quant à la bravoure, et à ce que les Anglais appellent le *pluck*, nul n'en a donné de meilleures preuves que lui, le fameux 12 juillet, lors du conflit entre les Irlandais et les orangistes. Tout le monde s'accorde à dire que, cette fois-là, ce fut l'attitude intrépide du maire qui sauva Montréal de la plus sanglante bagarre à laquelle ses habitants aient jamais assisté.

Au physique, M. Beaudry est un beau vieillard bien planté, carré d'épaules, et portant haut une tête grisonnante que la calvitie n'a pas encore attaquée, et qu'encadre une assez longue barbe blanche séparée en deux pointes. Front élevé, nez aquilin, teint frais, la bouche un peu serrée sur des dents de vingt ans, l'œil vif et narquois d'un Normand.

Aux yeux d'un phrénologiste, son crâne serait remarquable pour le développement combiné qu'il présente des deux bosses de la *fermeté* et de la *conscienciosité*.

En somme, les hommes de cette trempe sont rares, et c'est une satisfaction de voir qu'ils sont quelquefois appréciés.

SYLVAIN FORÉ.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

VIII

DE SATURNE À URANUS. LA DÉCOUVERTE D'URANUS

Si, dans ce voyage à travers les mondes planétaires, nous avions invité nos lecteurs à nous suivre, non pas des yeux et de l'esprit, mais tels qu'ils sont en chair et en os, nous serions, au sortir de Saturne, et en route pour Uranus, dans une des plus dures impasses dans lesquelles puisse se trouver un guide : celle de devoir nous retourner vers l'honorable caravane, et de lui dire : Messieurs, je regrette de vous l'annoncer : mais nous avons manqué l'occasion ; on ne passe plus !

— Oh ! quelle occasion ! s'écrieraient à la fois plusieurs voix altérées, au milieu des murmures d'un mécontentement général. — Et le pauvre guide aussitôt : Je veux dire, messieurs, qu'Uranus se trouva de fait à passer près de Saturne, il y a quelques années ; de la Terre les deux planètes se voyaient sur la même ligne, et, rendus dans la première, les voyageurs se trouvaient à moitié chemin de la seconde : sur 732 millions de lieues, il ne leur en restait plus que 368 à parcourir. Mais depuis lors les deux astres se sont beaucoup éloignés l'un de l'autre. Saturne qui, plus rapproché du Soleil, a une plus petite orbite et va plus vite, a laissé derrière lui ce pauvre Uranus qui a toutes les peines possibles à accomplir son immense révolution autour du Soleil. Si vous voulez bien vous donner la peine de regarder, messieurs, vous verrez en effet qu'Uranus a été laissé dans la constellation du Lion, à un tiers du ciel d'ici. — Il nous faudra par conséquent attendre le retour de la planète, conclura quelque vieux voyageur des longtemps habitué aux accidents de voyage et partant plus patient. — Et le guide de répondre : Comme il plaira à ces messieurs, mais ils voient que cette planète ne sue pas à couvrir : ou plutôt, la course qu'il lui faut fournir est si longue qu'elle ne peut le faire qu'en 84 ans. Si nous voulons l'attendre ici, il nous faudra rester 28 ans. Peut-être serait-il mieux de nous retirer de nouveau en Saturne. Il nous emporterait avec lui autour du Soleil et nous ferait rencontrer Uranus de l'autre côté en un temps plus ou moins long. Au reste, faites ce qui vous semble le mieux. Où allons-nous ? — Aussitôt les jeunes gens surtout de s'écrier tous ensemble : Où allons-nous ? parbleu, nous retournons en arrière. Nous visiterons Uranus une autre fois. — A vos ordres ! répliquerait le guide. Mais, pour ce qui est d'un second voyage de la Terre à Uranus, avant de l'entreprendre, je vous conseillerais de bien vous informer des facilités que le ciel vaudra bien vous offrir dans ce but. De Saturne à Uranus seulement, au point où ces planètes sont les plus rapprochées, il y aurait 368 millions de lieues de 4 kilomètres chacune à parcourir, c'est-à-dire la bagatelle de 1472 millions de kilomètres. Or, avec un train filant 50 kilomètres à l'heure, si nous supposons le jour de 24 heures précises et l'an-

née de 365 jours, il ne faudrait, comme chacun de ces jeunes gens l'a déjà calculé, pas moins de 3360 années pour accomplir ce trajet. Il faudrait plus du double, 6684 ans, pour transporter avec la même vitesse ces messieurs de la Terre à cette planète, et elle n'est pourtant pas encore la dernière de notre système.

Quelle résolution prendraient nos voyageurs dans de pareilles circonstances, nous ne le savons pas, et de fait, peu il importe de le chercher, car, grâce à Dieu, ni nos lecteurs, ni nous, ni aucun autre ne pouvons nous trouver dans cette impasse. L'imagination s'épuise à calculer le temps qu'il faudrait à notre corps pour se rendre, je ne dis point jusque dans les mondes lointains des étoiles, mais aux confins mêmes du système solaire. Heureusement, outre le corps, il est en nous un élément immatériel et spirituel, une âme sensible et raisonnable : et, grâce à elle, l'homme, habitant microscopique d'un grain de poussière imperceptible dans l'univers, franchit du regard et de la pensée, et cela instantanément et sans se mouvoir, les distances les plus longues, et il se fait partout présent, même sur les dernières limites de la création.

Comme ils sont matériels, ces astronomes qui, pour rabaisser l'homme, parlent toujours de la petitesse de la Terre ! Ils raisonnent à peu près comme ces deux ignorants Indiens qui concluaient des petites dimensions d'une église à la petitesse du Dieu qui l'habitait. En parcourant l'une après l'autre les planètes, ils ne manquent jamais de faire remarquer comment, vue de là, la Terre apparaît toujours de plus en plus petite : dès Saturne de fait et partant d'Uranus et de Neptune, elle devient invisible. Elle doit donc être inconnue et inconnue sans remède non pas seulement à toute l'immensité de l'univers, mais encore, dans les limites étroites de notre système, aux mondes qui gravitent à une grande distance d'elle. Mais, pour l'amour de Dieu, que peut faire à la dignité de l'homme de pouvoir, oui ou non, être vu lui-même ou son habitation des globes nébuleux de Saturne et d'Uranus ? Il lui suffit, pour connaître sa grandeur royale, de savoir qu'il embrasse du regard de ses facultés, vrais rayons de l'image divine, ces mondes eux-mêmes qui ne peuvent ni le découvrir ni le connaître lui-même. C'est vraiment étrange que l'on essaie de faire tourner à l'avilissement de l'homme les conquêtes astronomiques qui sont pourtant la plus étonnante démonstration de sa grandeur ; et surtout qu'on le fasse en parlant d'Uranus et de Neptune, deux des plus belles conquêtes de l'astronomie moderne.

Il y eût en 1881, un siècle qu'Uranus fut découvert. Il est étonnant qu'on n'ait pas célébré solennellement ce centenaire aux frais des peuples. Si l'heureux explorateur eût été un Voltaire, la fête eût certainement eu lieu ; mais ce fut un bon Anglais, fils d'un organiste, musicien lui-même d'abord, et ensuite, observateur passionné des cieux, devenu enfin le grand astronome Guillaume Herschel. Tous savent comment, après avoir contemplé une fois les beautés célestes, au moyen d'un télescope médiocre qui lui était tombé sous la main, leur fervent admirateur, trop pauvre pour acheter un instrument semblable, se mit en œuvre d'en fabriquer un lui-même, et comment, ayant réussi après un travail infini, il en fit d'autres et d'autres encore, jusqu'à ce qu'il parvint à construire son fameux télescope de 1^m 47 de diamètre et de 12^m de longueur et à découvrir ainsi des milliers de mondes célestes. De toutes ses découvertes, nulle ne lui valut plus de réputation que celle d'Uranus : et pourtant, Uranus n'est point, comme tant d'autres, un Soleil parmi les astres, mais tout simplement une humble planète de notre planète.

Herschel observait une nuit un groupe d'étoiles dans la constellation des Jumeaux, quand il remarqua que l'un de ces astres avait un diamètre extraordinairement grand et des contours parfaitement définis. Il applique alors au télescope une lentille oculaire grossissant 460 fois les objets, puis une autre, les grossissant 932 fois ; et voilà que le diamètre de l'astre en question grandit en proportion, tandis que les autres d'alentour se maintiennent tels qu'ils étaient dès le commencement, des points scintillants d'un diamètre inappréciable. C'était déjà un indice certain sur la nature de l'astre observé : il n'était point une étoile. Le vigilant astronome se remit à l'épier pendant les nuits suivantes : et bientôt il arriva à la certitude que l'astre changeait de position par rapport à ses voisins. Il n'y avait dès lors plus aucun doute : c'était ou bien une planète ou bien une comète. Herschel prit cet astre pour une comète. Ainsi aussi firent les autres astronomes dans ces commencements. Mais quand ils eurent pu calculer son orbite par leurs observations, les plus habiles furent convaincus que c'était une toute nouvelle planète, qu'il fallait ajouter dans notre système, au delà de Saturne, réputé jusque-là la dernière province de l'Empire du Soleil. Quant au nom à donner à la nouvelle planète, il y eut aussi quelque hésitation. Pendant un temps assez long, on continua à l'appeler Herschel du nom de celui qui l'avait découverte. Mais ensuite, prévalut la dénomination mythologique d'Uranus. Uranus, comme on sait, fut le père de Saturne et l'aïeul de Jupiter ; ainsi, ces planètes sont placées d'après l'ordre généalogique de cette famille divine, plus connue qu'honorable et les

astres du fils et du petit-fils sont tout naturellement adossés de celui consacré par notre âge à leur vénérable grand-père.

(A suivre)

GIULIO.

ALEXANDER HAMILTON STEPHENS

There is no death ! what seems so is transition :
This life of mortal breath
Is but a suburb of the life elysian,
Whose portal we call death.

(LONGFELLOW.)

Jeu, le 9 mars courant, au milieu d'appareils importants de décorations lugubres, escorté de nombreux amis, le corps de Alexander Hamilton Stephens, gouverneur de l'Etat de Georgie, était porté à sa dernière demeure. De nombreux discours étaient faits sur la tombe de ce grand politique sudiste. Le général Robert Toombs, l'ami constant de Stephens, prononça, en cette occasion, l'une des plus belles oraisons funèbres. Le général A. B. Jackson, de Savannah, le sénateur J. E. Brown, le colonel C. C. Jones, l'historien de la Georgie, firent aussi, en termes émus et éloquents, l'éloge du défunt. Stephens fut l'une des grandes figures politiques du Sud pendant près d'un demi-siècle.

* *

C'était en janvier 1881 : Le Congrès siégeait au Capitole de Washington—le major Mallet indiquait tous les hommes célèbres qui en faisaient partie. A ce moment, un petit vieillard, singulièrement enveloppé dans un grand manteau, la tête recouverte d'un haut chapeau américain, entre dans l'enceinte réservée au *Congressmen*, porté, comme un enfant, dans une petite chaise à quatre roues. C'était Alexander H. Stephens, l'ex-vice-président de la Confédération du Sud sous Jefferson Davis ! Quoique faible, brisé et malade, l'on reconnaissait à l'éclair de ses yeux, à sa grande énergie, à la vivacité de ses réparties, à sa connaissance parfaite des règles parlementaires, un homme de talent et d'autorité.

* *

Cet homme fut pourtant une antithèse constante ! Il fut sans cesse en opposition avec lui-même. Mais les circonstances le servirent autant que ses talents. Les suffrages populaires ne lui firent jamais défaut pendant sa longue carrière publique remontant à 1836.

M. Stephens naquit en Georgie, le 11 février 1811, d'une famille de cultivateurs. Son grand-père assistait à la défaite de Braddock. Resté orphelin, sans éducation ni patrimoine, le jeune Stephens, bien que d'une santé très délicate, résolut de s'instruire à tout prix. Dans ce but, il fit à pied cinquante milles pour se rendre à l'Université. Il gagna sa pension en enseignant. En 1834, il étudia le droit et conquit peu à peu une grande réputation au barreau.

* *

Elu cinq fois à l'Assemblée législative de son Etat natal, il y fut un des plus énergiques adversaires du bill de "nullification" qui était pourtant le cri de ralliement des esclavagistes ! Calhoun, voyant les empiètements continuels du Nord contre les intérêts du Sud, au sujet du tarif, avait, le premier, réclamé avec véhémence le "droit des Etats," et surtout celui pour chaque législature locale de mettre à néant ou de "nullifier" un acte du Congrès contraire aux intérêts de chaque Etat. Ce fut là l'une des causes de la guerre de sécession. Quand elle éclata, le 14 avril 1861, à la prise du fort Sumter, par Beauregard, l'on retrouva M. Stephens combattant les tendances sudistes et s'opposant de toutes ses forces à une prise d'armes, pour le motif que l'élection de Lincoln, faite constitutionnellement, ne justifiait pas une levée de boucliers. Il avait pourtant supporté chaleureusement Stephen A. Douglas, le candidat démocratique des Etats libres et l'un des adversaires de Lincoln à l'élection de 1860. Les esclavagistes commirent la faute irréparable de diviser leurs forces en supportant John C. Breckinridge, du Kentucky. Le parti de "l'Union constitutionnelle" avait aussi John Bell, du Tennessee, pour porte-étendard. Les Républicains unis l'emportèrent naturellement sur leurs adversaires ainsi divisés.

* *

Le gouverneur de la Georgie siégea au Congrès de 1843 à 1859. Parmi ses collègues de la Chambre ou du Sénat, étaient des hommes supérieurs tels que John Quincy Adams, Robert C. Winthrop, Stephen A. Douglas, Henry A. Wise, John Slidell, Andrew Johnson, John P. Hale, George P. Marsh, Hannibal Hamlin, Hamilton Fish et Robert C. Schenck, qui, presque tous, ont joué un rôle remarquable dans l'histoire politique de la République Américaine. Stephens fut à leur hauteur.

* *

Il favorisa l'annexion du Texas et s'opposa à la guerre